

# MC93

maison de la culture  
de Seine-Saint-Denis  
Bobigny

# LE CAMION

**Marine de Missolz**  
Marguerite Duras



**Du samedi 14 au dimanche 22 octobre 2017**

mardi, mercredi, jeudi et vendredi à 20h,  
samedi à 18h,  
dimanche à 16h,  
Relâche le lundi 16 octobre.

**Nouvelle salle**

**Durée 1h20**

**Tarifs de 9€ à 25€**

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis  
9 boulevard Lénine  
93000 Bobigny

**Métro ligne 5** | Station - Bobigny Pablo-Picasso

**Création du 12 au 23 septembre 2017 au Théâtre National  
de Strasbourg**

**Tournée**

Du 15 au 19 avril 2018 – TU, Nantes

---

## **SERVICE DE PRESSE**

**MYRA | MC93**

Rémi Fort et Pauline Arnoux

myra@myra.fr | +33 (0)1 40 33 79 13 | www.myra.fr

« Regardez :  
la fin du monde.  
Tout le temps.  
À chaque seconde.  
Partout.  
Ça s'étend.  
C'est mieux, oui.  
C'était tellement  
difficile... tellement...  
tellement dur...  
tellement...  
C'est mieux comme ça.  
Ça vaut mieux. (...)  
Que le monde aille  
à sa perte, c'est la  
seule politique. »

**Extrait, *Le Camion*, Marguerite Duras.**

# DISTRIBUTION

.....  
**Mise en scène**

Marine de Missolz

**Texte**

Marguerite Duras

**Avec**

Olivier Dupuy, Hervé Guilloteau, Laurent Sauvage

**Collaboration artistique**

Nicole Deschaumes

**Lumière**

Philippe Berthomé

**Musique**

Matt Elliott

**Vidéo**

Tesslye Lopez

**Décors et costumes**

Ateliers du Théâtre national de Strasbourg.

.....  
Production Théâtre National de Strasbourg, Compagnie l'Étang Donné.

Coproduction MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, TU — Nantes, Le lieu unique — Scène nationale de Nantes.

Avec le soutien du Département de Loire-Atlantique, de la Ville de Nantes et de Grosse Théâtre.

Avec le soutien de l'État — DRAC des Pays de la Loire.

Création le 12 septembre 2017 au Théâtre National de Strasbourg.

.....  
*Le Camion* est publié aux Éditions de Minuit.

# LE CAMION

Un film hors norme de Marguerite Duras réinventé sur un plateau de théâtre avec une inventivité scénique qui inscrit le récit dans une modernité réjouissante. Sur scène, trois comédiens jouent à Duras, portent la vérité profonde de sa poésie et la décalent dans un esprit de provocation espiègle !

Le film de Duras propose une forme narrative extrêmement singulière, libre, ouverte et percutante. Le récit au conditionnel, tenu par le dialogue entre Gérard Depardieu et Marguerite Duras, décale l'espace factuel auquel nous confronte le cinéma traditionnel, pour nous entraîner sur le terrain poétique de l'imaginaire, vers la multitude des champs du possible.

*Le Camion* parle du poids métaphysique du monde, de la douleur d'être dans un monde déshabité par le sens. Après la mort de Dieu, l'échec du politique nous laisse quelque peu désemparés. En quoi pouvons-nous encore espérer ?

Empreint d'un questionnement sur la désorientation que subit notre époque, parodie des formes radicales de l'art contemporain, le spectacle de Marine de Missolz tente de mettre en acte une autocritique gaie, vivante, drôle et pleine de tendresse.

**Fanny Mentré : Qu'est-ce qui a orienté votre choix vers un texte de Marguerite Duras ? Et plus particulièrement vers *Le Camion* qui est, à l'origine, un projet de cinéma ?**

**Marine de Missolz :** J'ai fait mon mémoire de licence de lettres modernes sur Duras. J'ai eu un coup de foudre pour *Le Camion*, que j'ai découvert un jour dans la bibliothèque de mon père, annoté par ses soins.

Ce qui m'a frappée, c'est la forme, la construction, que je trouve prodigieuse et tellement provocatrice : un film qui raconte ce qu'aurait été le film s'il avait été tourné. Un film au conditionnel, qui laisse ouvert tous les possibles. Le dialogue entre Duras et Depardieu semble s'élaborer au présent, mais c'est un leurre, parce qu'en réalité, le scénario est très écrit : ils lisent. C'est une mise en scène du processus créatif.

À sa sortie, certains criaient au génie, et d'autres au « foutage de gueule ». Ces deux dimensions m'intéressent. Duras casse les codes de la fiction et de la représentation, elle se débarrasse de tout le superflu, pour s'attaquer directement au cœur de ce qui se passe à l'intérieur des êtres.

Je suis attirée par les tentatives de déconstruction du récit traditionnel. La forme narrative d'une histoire avec « introduction, péripéties, résolution » n'est pas ce qui m'intéresse et m'émeut le plus.

**F.M. :** Dans une interview datant de la sortie du film à Cannes, Duras dit que les gens ont l'habitude des choses prémâchées, prédigérées. Selon elle, le spectateur est sollicité au mieux à 20% ; elle veut inverser les choses : qu'il le soit à 80%.

**M.d.M. :** C'est exactement ça. Le film est issu du cinéma expérimental, qui cherchait à mobiliser beaucoup plus l'investissement du spectateur dans sa réception d'une œuvre. Ces réalisateurs cataloguaient le cinéma conventionnel de « cinéma capitaliste », qui donnait à consommer, là où ils voulaient faire un cinéma qui rende le spectateur actif en réclamant de sa part un « travail » d'imagination, de composition, d'association.

En exergue de la parution de son texte, Duras explique clairement sa démarche, elle dit du cinéma traditionnel :

« Le cinéma arrête le texte, frappe de mort sa descendance : l'imaginaire. C'est là sa vertu même : de fermer. D'arrêter l'imaginaire. Cet arrêt, cette fermeture s'appelle : film. Bon ou mauvais, sublime ou exécrable, le film représente cet arrêt définitif. La fixation de la représentation une fois pour toutes et pour toujours. »

Duras veut donner une dimension beaucoup plus vaste au cinéma et interpeller le spectateur à un degré plus élevé. Elle veut amener le spectateur du film à un niveau d'appropriation et de liberté aussi grand que celui du lecteur face au livre. Avec *Le Camion*, je trouve qu'elle a particulièrement réussi ce pari.

Le dialogue, par lequel l'histoire pas à pas s'élabore, crée une qualité de présent toute particulière. L'emploi du conditionnel parle mieux de la désillusion que ne pourrait le faire n'importe quel texte. Les silences, les incertitudes disent l'impossibilité de résoudre la question de l'humanité par un discours bien ficelé.

*Le Camion* laisse le temps de penser dans ses creux. Et c'est une matière extrêmement vivante, animée par un dialogue parfois plus prosaïque que littéraire.

Faire *Le Camion* au théâtre, c'est pousser encore plus loin la provocation : raconter sur un plateau de théâtre un film qui lui-même raconte ce qu'aurait été le film s'il avait été tourné !

• Ce spectacle est pour moi l'occasion de questionner avec amour, tendresse et humour les démarches expérimentales en art, les formes qui ont cherché à remettre en question la construction classique du récit.

• **F.M. : Comment envisagez-vous la version théâtrale du texte ?**

• **M.d.M. :** *Le Camion* a une dimension théâtrale évidente. Le texte, les voix, ont une place centrale. Tout passe par les mots. Mettre en scène ce texte au théâtre, c'est faire le pari que raconter peut être plus fort que d'incarner les situations. C'est penser que le pouvoir d'évocation des mots peut toucher plus fort et plus juste qu'un enchaînement d'actions. Ici, la construction sous forme de dialogue est tout à fait intéressante parce qu'elle engage les narrateurs beaucoup plus loin que la simple fonction de faire passer une histoire. On peut parler de personnages. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces personnages ne font rien à proprement parler, si ce n'est penser ensemble, ou du moins essayer de penser ensemble. Si, à un moment, ils fument une cigarette ! Et pourtant à l'intérieur de cette non-action sidérante, tout ou presque apparaît de ce qui se joue dans les rapports humains.

• C'est l'idée de la réunion de ces trois comédiens là, Laurent Sauvage, Hervé Guilleoteau et Olivier Dupuy, qui m'a donné envie de monter ce projet. Je n'ai aucunement envie de susciter une « messe durassienne », grave, sérieuse et péremptoire. Je veux faire entendre l'autre Duras, celle qui se marre, provoque et s'en moque. Celle qui pense que « la vie est une vaste rigolade ». Je n'ai pas du tout l'intention de profaner la langue de Duras, car je pense véritablement que ce qui se dit dans chacune des phrases du texte est essentiel. Mais je veux aussi qu'on joue avec la matière, qu'on l'observe avec nos yeux à nous, auxquels il peut arriver de ressentir méfiance, défiance, rejet total de ce qui se joue. Si le plateau de théâtre est bien le lieu de la libre pensée, le postulat de l'adhésion obligatoire du comédien à ce qu'il dit n'a pas lieu d'être !

• **F.M. : Quel sera le rapport à la langue et à l'incarnation, aux personnages ? Laurent Sauvage, par exemple, va-t-il jouer qu'il est Marguerite Duras ?**

• **M.d.M. :** Non. Laurent Sauvage prend en charge le texte que dit Duras dans le film, Hervé Guilleoteau celui que dit Gérard Depardieu, et Olivier Dupuy ne prend en charge aucune partition écrite. J'ai voulu casser le huis clos du dialogue par l'intrusion de ce troisième personnage. Figure muette, il pourra éventuellement être associé à la mention de la présence d'un deuxième chauffeur du camion, qui « aurait dormi pendant tout le film ».

• Il ne s'agit pas du tout, pour Laurent et Hervé, de « jouer » Duras et Depardieu. Dans le texte, il y a la figure de l'auteur, de l'artiste, du créateur, qui fait œuvre, encouragé par un témoin/complice. Nous allons partir de ces figures pour inventer des nouveaux personnages, des nouvelles situations, en toute liberté par rapport au film. Il est hors de question de lire le texte assis autour d'une table ! Nous allons développer une théâtralité entre les personnages, fabriquer des petites « scènes » sans texte qui parsèmeront le récit.

• Dans le texte, la parole est très hiérarchisée : le chef de bande – la partition de Duras –, interprété par Laurent Sauvage, prend les rênes de la fiction. Le branleur – la partition de Depardieu –, interprété par Hervé Guilleoteau, adhère au jeu parce qu'il n'a rien de mieux à proposer, à moitié convaincu. Et puis il y a celui qui ne prend pas la parole, figure mystérieuse, timide, sensible, interprétée par Olivier Dupuy. Je veux désacraliser l'aspect formel et poétique de la langue de Duras en mettant au cœur de la dramaturgie l'idée de cette « bande masculine ».

On pourrait se raconter une petite histoire : c'est trois hommes qui se retrouvent sur une place de village déserte, à trois heures du matin – une sortie de bistrot – et qui, par désœuvrement, se mettent à rêver ce projet de film. Avec le décalage qui existe, car l'objet du film n'est pas ce qu'on pourrait attendre d'eux a priori – de leur imaginaire supposé – et avec le frottement lié au fait que leurs mots sont de sensibilité plutôt féminine.

J'ai choisi ces acteurs parce qu'ils ont tous les trois à leur manière cette capacité d'être dans une très grande sincérité, tout en ayant en eux une forme de distance par rapport à la démarche qu'ils entreprennent, une sorte de sourire en coin. Ce texte écrit par une femme, avec une sensibilité féminine, associé à la présence de cette « bande d'hommes », crée une étrangeté, un effet d'absurde, une grande beauté et la tentation du rire mêlés.

**F.M. : Souhaitez-vous développer une esthétique des années 70/80, notamment dans les costumes, ou du point de vue de la musique ?**

**M.d.M. :** Non, les costumes sont « intemporels », correspondant à des figures plus qu'à une époque. La musique est une composition originale de Matt Elliott, compositeur interprète du mouvement dark folk anglais. Il compose et joue seul, en créant des boucles de guitare et de voix. Souvent, ses morceaux commencent par de la guitare électroacoustique et une simple voix ; au fur et à mesure, il arrive à une amplification qui peuple sa musique avec des intonations qui donnent la sensation de se trouver en présence d'une grande chorale des pays de l'Est. C'est une musique sombre et mélodramatique, qui est beaucoup dans la plainte, le regret des échecs du passé. Et en même temps, il y a un élan de rage révolutionnaire brut, radical et sans concession. Comme chez Duras finalement.

Nous allons composer une musique à partir des pensées « no future », du thème de la fin du monde, qui sont des postures très présentes dans l'art des années 70/80 et encore aujourd'hui.

J'ai envie de pousser la caricature pour opérer un sursaut. Mon désir est qu'au final, on en vienne à sourire, se dire : on souffre, c'est dur mais, malgré tout, c'est beau et passionnant la vie. Pousser la caricature jusqu'à un point où elle devient dérisoire.

**F.M. : Justement, comment voyez-vous la violence politique du texte, l'idée de la mort de l'espoir ? Dans *Le Camion*, Duras ferme la porte au prolétariat, au communisme, aux mouvements politiques...**

**M.d.M. :** .aux espoirs socialistes, oui. Duras a été très engagée dans tous les combats socialistes du XX<sup>e</sup> siècle. Quand elle écrit *Le Camion*, elle est dans une déception radicale, absolue et définitive. Le texte est un hymne poétique du désenchantement politique. C'est un texte écrit avec le sang des larmes et de la colère face à l'échec des démarches politiques socialistes. Elle est extrêmement radicale et se dit que le politique n'est pas et ne sera jamais le véhicule d'une quelconque entreprise idéologique ou l'étendard de quelque valeur éthique...

Pour moi, *Le Camion* est un hymne à la vie sur fond de désastre. Duras condamne et annonce la mort du politique :

« On ne voit plus rien. On ne croit plus rien. (.) Que le monde aille à sa perte, c'est la seule politique ».

Le camion roule sur les terres de l'humanité saccagée, et pourtant ça reste beau : « Que de choses à voir, tellement, on est débordé vous ne trouvez pas ? »

Ce que je trouve beau, c'est qu'il ne s'agit pas d'une attaque théorique du politique. La désillusion politique y est vécue



.....  
sensiblement, comme une blessure à plaie ouverte, comme le serait une déception amoureuse, un drame, une tragédie intime. Je trouve ce rapport-là très beau, parce que j'ai l'impression que les idées politiques, au sens large, tiennent de moins en moins à cœur ; j'y vois un danger très grave. À mon sens, on ne peut pas s'en détourner comme d'une chose secondaire. Ça doit nous animer intimement et personnellement.

.....  
**F.M. : Il y a cette femme « déclassée » qui voyage dans le camion et dans sa propre histoire intime et politique, ce chauffeur qui « ne voit plus rien que lui-même » et cet autre qui dort... Peut-on dire que *Le Camion* raconte l'histoire d'une non-rencontre ? voire d'un « ratage » ?**

.....  
**M.d.M. :** Il y a, d'un côté, cette vieille femme anarchiste – on comprend qu'elle a rêvé à la révolution du prolétariat –, qui fait du stop sur le bord de la route, peut-être sans but particulier ; elle est entièrement dans la vie. Et il y a, d'un autre côté, le camionneur qui est juste dans l'exercice de ses fonctions, transportant de la marchandise d'un point à un autre, parce qu'on le lui a demandé ; il ne sait même pas ce que qu'il y a dans ces cartons.

.....  
Au-delà de ce chauffeur, Duras parle de l'être humain au service d'une fonction, dont la seule finalité est sa place sociale, sa paie à la fin du mois, et qui perd de vue sa qualité d'être humain, vivant, participant à un monde en présence d'autres êtres humains.

.....  
**F.M. : Dans le texte, voyez-vous les deux hommes comme l'incarnation d'une société axée sur le « matériel » ? Et d'une révolution rendue impossible en partie par la « responsabilité de la classe ouvrière » dont il est question ?**

.....  
**M.d.M. :** Pas seulement. Duras dénonce fortement une forme d'individualisme induite par un système de société – le capitalisme, pour le dire vite – qui aliène et sépare de plus en plus les individus de ce qu'on peut appeler la vie.

.....  
Face à cela, jusqu'à quel point a-t-on le « choix », individuellement ?

.....  
La vieille femme semble détachée de toute appartenance sociale ; elle n'a qu'une valise, et tous les souvenirs de sa vie, les souvenirs de sa capacité à aimer aussi – c'est très important. C'est ce que je trouve très beau : même si le texte peut apparaître comme un écrit de désillusion, de séparation, c'est un hymne à la vie, qui a en lui-même une portée révolutionnaire. Il dit que la révolution n'arrivera pas par le politique, pas par la société, mais qu'il y a la possibilité d'être révolutionnaire dans son regard, dans sa manière de vivre, d'aimer, et par le biais de la poésie. Et la vieille femme ne lâche pas son combat : on peut supposer qu'elle recommencera le lendemain à faire du stop, aller à la rencontre.

.....  
Entretien réalisé par Fanny Mentré pour le Théâtre national de Strasbourg



# MARINE DE MISSOLZ

Après des études de Philosophie et de Lettres modernes, Marine de Missolz effectue une formation théâtrale au conservatoire de Nantes, puis à l'école du T.N.B. à Rennes. Elle y met en scène *La Triste désincarnation d'Angie la Jolie*, montage de scènes improvisées à partir de la figure d'Angelina Jolie, et de textes extraits de *Vous qui habitez le temps* de Valère Novarina.

Depuis sa sortie de l'école en 2009, elle travaille avec Stanislas Nordey comme comédienne et/ou assistante à la mise en scène dans trois spectacles : *399 Secondes* de Fabrice Melquiot, *Se Trouver* de Luigi Pirandello, et *Tristesse Animal noir* de Anja Hilling. Elle joue dans *Faire* de et mis en scène par Frédéric Mauvignier, dans *L'Indestructible Madame Richard Wagner* de et mis en scène par Christophe Fiat, dans *Kill the Cow* de et mis en scène par Hervé Guillebeau, ainsi que dans une performance orchestrée par Ivica Buljan à partir des poèmes de Tomaz Salamun.

Elle travaille également comme assistante à la mise en scène auprès de Nadia Xerri-L. pour la création de *L'Instinct de l'instant*, comme comédienne et assistante à la mise en scène dans *Britannicus* et *Bérénice* de Jean Racine, mis en scène par Xavier Marchand. En 2012, elle participe à *Crépetown*, un projet hybride du festival Voyage à Nantes, en tant que coordinatrice du secteur « arts vivants ». En 2014, elle co-écrit et co-met en scène un solo de danse *Ruines*, avec la chorégraphe et interprète Tatiana Julien.

Dernièrement, elle a joué dans *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, dans une adaptation et mise en scène de Julien Gosselin. Elle a accompagné Benjamin Barou-Crossman à la mise en scène de *El Duende* de Federico Garcia Lorca.

## **Olivier Dupuy**

Olivier Dupuy est comédien. Il investit essentiellement les écritures contemporaines internationales mais également un répertoire théâtral classique allant de Shakespeare à Pirandello. Il interprète notamment Heiner Müller, Pier Paolo Pasolini, Armando Llamas, Didier-Georges Gabily, Ad de Bont, Magnus Dahlström, Laurent Gaudé ou encore Falk Richter, dans les mises en scène de Stanislas Nordey avec lequel il travaille de 1993 à 2012 au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, au Théâtre national de Bretagne, au Théâtre national de la Colline et au Théâtre Nanterre-Amandiers où il est artiste permanent pendant trois ans. Depuis 1991, il joue également sous la direction de Christophe Lалуque, Jean-Pierre Vincent, Marc Debono, Pierre Gavary, Laurent Sauvage, Michel Simonot, Guillaume Doucet, Aline Cesar. Plus récemment, il interprète les textes de Nadia Xerri-L, de Hervé Guilloteau, de François Laroche-Valière, ou encore de Henri Michaux mis en scène par Thierry Roisin, de Joël Pommerat mis en scène par Clotilde Labbé, de Dennis Kelly mis en scène par Chloé Dabert.

## **Hervé Guilloteau**

Hervé Guilloteau fonde sa compagnie à Nantes en 1998. Avec Grosse Theatre, il crée de nombreux spectacles dont *Ni perdus ni retrouvés*, adapté des pièces courtes de Daniel Keene, *Ma petite jeune fille* et *Occident* de Rémi De Vos, *Myway* avec le danseur Yasmin Rahmani, *La Loi des pauvres gens* avec Jackie Berroyer, *Le Neveu de Rameau* de Diderot... En chemin, il initie un projet de recherche intitulé *Grosse Labo* qui donne le jour à plusieurs propositions dont *La Victoire*, écrit en collaboration avec le romancier François Beaune. Il travaille actuellement à l'adaptation de *Love Streams* de John Cassavetes. Acteur, il a travaillé, entre autres, avec les flamands Arne Sierens et Johan Dehollander dans *Les Frères Robert*. Il est régulièrement distribué dans les créations d'Yvon Lapous comme prochainement, dans *L'homme qui mangea le monde* de Nis-Momme Stockmann. Il rencontre Marine de Missolz au Conservatoire d'art dramatique de Nantes où il enseigne de 2007 à 2010 et avec qui il tisse un lien artistique fort. Attaché à la jeune création, il jouera la saison prochaine dans *Turista* de Tanguy Bordage et dans *Nu masculin debout* de Bernard Souviraa, sous la direction de Clément Pascaud.

## **Laurent Sauvage**

Il a été artiste associé du Théâtre des Amandiers à Nanterre, ainsi qu'au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. Dans ces deux lieux, il a participé à de nombreux spectacles et projets aux côtés notamment de Stanislas Nordey. L'un et l'autre travaillent ensuite ensemble très souvent : *La Puce à l'oreille* de Georges Feydeau (2002), *Cris* de Laurent Gaudé (2006), *Incendies* de Wajdi Mouawad (2007), *Das System* de Falk Richter (2008), *Tristesse animal noir* de Anja Hilling (2013), *Par les villages* de Peter Handke (2013). Il joue également sous la direction, entre autres de Jean-Pierre Vincent, *Tout est bien qui finit bien* de William Shakespeare ; Frédéric Fisbach, *Les Aventures d'Abou et Maïmouna* d'après Bernard-Marie Koltès ; Serge Tranvouez, *L'Orestie* d'Eschyle ; Véronique Nordey, *Iphigénie ou le Péché des dieux* de Michel Azama ; Guillaume Gatteau *Un ennemi du peuple* d'Ibsen ; Julien Fisera *Belgrade* d'Angelica Lidell ; Guillaume Doucet, *Pour rire pour passer le temps* de Sylvain Levey (Mettre en scène 2009) ; Olivier Martinaud, *Mes prix littéraires* - version 2 de Thomas Bernhard (2014) et *Les Inquiets et les Brutes* de Nis-Momme Stockmann(2015) et Julien Gosselin, *Le Père* adapté par le metteur en scène d'après *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou (2015). Au Festival d'Avignon 2010, il joue dans *Laurent Sauvage n'est pas une walkyrie*, une commande

passée à Christophe Fiat dans les cadre des Sujets à Vif. Ce dernier le met à nouveau en scène en 2011 dans un autre de ses textes *L'Indestructible Madame Richard Wagner*. En 2000, il met en scène *Anticonstitutionnellement* dont il est également l'auteur, puis en 2003, *Orgie* de Pier Paolo Pasolini dans le cadre du festival Mettre en scène à Rennes et en 2005, *Je suis un homme de mots*, textes de Jim Morrison au Théâtre Molière, Maison de la Poésie à Paris. Acteur associé au TNS depuis 2014, il était Valmont dans *Ne me touchez pas* d'Anne Thérion mis en scène par l'auteure (2015), il jouait dans *Je suis Fassbinder* de Falk Richter mis en scène par l'auteur et Stanislas Nordey, et dernièrement, il a travaillé sous la direction de Stanislas Nordey dans *Erich von Stroheim* de Christophe Pellet (2017).

# INFORMATIONS PRATIQUES

## Comment venir ?

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis  
9 boulevard Lénine  
93000 Bobigny

Métro Ligne 5  
Station Bobigny - Pablo Picasso  
puis 5 minutes à pied

Tramway T1  
Station Hôtel-de-ville de Bobigny - Maison de la Culture

Bus 146, 148, 303, 615, 620  
Station Bobigny - Pablo Picasso

Bus 134, 234, 251, 322, 301  
Station Hôtel-de-ville

**Un nouveau parking gratuit** est accessible les soirs de représentation dans le centre commercial Bobigny 2.

## Le restaurant

Le café-restaurant de la MC93 est ouvert 1h30 avant les représentations et en journée du mardi au vendredi de 12h à 18h et le samedi de 14h à 18h (wifi en accès libre et gratuit)

## La garderie

La MC93 s'occupe de vos enfants pendant que vous assistez au spectacle.

Chaque samedi de représentation.  
Sur réservation auprès de la billetterie.  
8€ par famille.

## Les tarifs

De 9€ à 25€

Réservation auprès de la MC93

par téléphone 01 41 60 72 72, du lundi au vendredi de 11h à 18h  
par mail à [reservation@mc93.com](mailto:reservation@mc93.com) et sur le site [MC93.COM](http://MC93.COM)

## **Le Pass illimité MC93** **10€ ou 7€\* par mois\*\*** de septembre à juin

**Avec le pass MC93, bénéficiez d'un accès illimité à toute la programmation 2017 – 2018.**

**Vous pouvez venir autant de fois que vous le souhaitez et faire bénéficier d'un tarif réduit à 16€ à la personne qui vous accompagne.**

\* Moins de 30 ans, plus de 65 ans, professionnel du spectacle, enseignant, habitant de Seine-Saint-Denis, personne en situation de handicap, titulaire du RSA, demandeur d'emploi.

\*\* L'adhésion au pass illimité MC93 est possible jusqu'au 30 septembre 2017